

Dialectes hurons-iroquois

Marius Barbeau

Volume 16, numéro 2, septembre 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302191ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302191ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barbeau, M. (1962). Dialectes hurons-iroquois. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(2), 178–183. <https://doi.org/10.7202/302191ar>

DIALECTES HURONS-IROQUOIS

La langue que parlaient jadis les Peaux-Rouges de Gaspé, à l'embouchure du Saint-Laurent, était le huron, un dialecte des Hurons-Iroquois, dans les forêts vierges du nord-est de l'Amérique septentrionale. Jacques Cartier, pilote de Saint-Malo en Bretagne, qui planta parmi ces sauvages à Hunguedo une grande croix de bois aux fleurs de lis, consacra par ce geste symbolique, en 1534, sa prise de possession du pays au nom de son roi François 1^{er}. Mais, en son premier voyage officiel, il ne s'aventura pas plus loin dans ces régions inconnues. Il se contenta de faire deux jeunes captifs parmi ces indigènes — Taignoagny et Dom Agaya — et de les ramener en France comme preuve de sa découverte à son maître, qui rêvait d'atteindre Cathay (la Chine jusqu'alors fabuleuse) par le passage soi-disant du Nord-Ouest. On put donc pour la première fois, pendant quelques mois, prêter une oreille curieuse à leur parler inconnu, à la cour de Paris. Les grammairiens de céans — soit Rabelais, les Étienne ou autres linguistes de la Renaissance — durent s'efforcer d'exercer leurs dons sur ce qu'ils croyaient être un dialecte chinois. Mais, faute de mieux, ils durent s'avouer bre-douille.

Lors de son deuxième voyage, l'année suivante (en 1535), le pilote breton remonta la « Grand Ripvière » jusqu'au Canada, nom qui, en huron, veut dire « Gens-de-villages ». Il parvint en barque, à rebours du courant, jusqu'à Hochelaga, mot qui signifie en iroquois « Digue-du-Castor » (le présent Montréal). Mais il dut aussitôt redescendre les eaux fluviales jusqu'à Stadaconé (le présent Québec), où il hiverna sur ses trois petits navires, au bas de la rivière Sainte-Croix. Il y perdit par le scorbut la plus grande partie de son équipage. Cette fois, il fit huit captifs, y compris Donnacona, la tête de cette nation, qui serviraient de témoignage pour leur propre authenticité. Ce chef (« sachem » ou « sagamo ») et quelques-uns des siens vécurent assez longtemps — au moins trois ans — en France pour y apprendre le français, pour y être baptisés, et pour satisfaire la curiosité

de qui aurait pour mission, de la part du roi, de déchiffrer leur parler et de consigner leurs dires. On a la preuve, dans des documents contemporains, que maître François Rabelais, courtisan à la cour royale, se rendit à Saint-Malo et en eut beaucoup à recueillir du pilote breton. Il en fut ainsi de l'aventurier crédule Thévet, qui raconta lui-même ses observations auprès du découvreur du Canada, chez qui il prétendit hiverner vers le même temps.

Toujours est-il qu'il en est resté, dans les relations aussitôt imprimées (en 1542) du Premier et du Deuxième voyages, non seulement un journal farci de détails exacts, mais aussi deux vocabulaires avec traduction y annexés mais non incorporés. Ces vocabulaires uniques, les plus anciens de l'Amérique du Nord, contiennent environ 200 vocables hurons-iroquois qui témoignent, considérant l'époque, d'un rare habileté en linguistique chez l'auteur. Il était sans doute nul autre que François Rabelais, linguiste, médecin, écrivain réputé et inventeur des fameux Gargantua et Pantagruel (je publie ailleurs les raisons qui me le font prétendre).

Ce langage des anciens Canadiens fut le premier d'Amérique à être l'objet d'une étude quelconque, si provisoire fut-elle. Quelques mots seulement nous sont parvenus des Skrælings ou Esquimaux du Labrador (Helluland). Notés antérieurement dans des sagas des Icelandais établis au Groënland, ils remontent peut-être jusqu'à l'an mil. Rien ne reste des Beothuks de Terre-neuve (Markland), une peuplade côtière qu'on présume d'extraction algonkine, qui entra tôt en conflit avec les pêcheurs de morue et les chasseurs de baleines fréquentant leurs parages depuis au moins l'an 1300.

Le huron et l'iroquois que nous observons dans les deux vocabulaires annexés aux voyages de Jacques Cartier forment partie de l'ensemble des dialectes iroquois-hurons que nous connaissons aujourd'hui. Deux d'entre eux, toutefois, se sont éteints dès les débuts du 17^e siècle — ceux des Neutres et des Ériés de la Huronie en Ontario. Les autres se nomment Mohawk (Agnier), Onondaga (Onontagué), Oneida (Oneyoute), Cayuga (Goyogwen), et Sénéca (Tsonnontouan). Ces cinq derniers re-

présentent les Cinq-Nations de la Confédération des Iroquois proprement dits, auxquelles s'adjoignit une sixième nation, celle des Tuscaroras. Les Cherokees de la Virginie et du Kentucky, loin au sud, parlent aussi l'iroquois, mais en un dialecte divergent. Donc nous trouvons en tout neuf ou dix dialectes rapprochés les uns des autres, dont trois n'existent plus : le huron-wyandot, disparu depuis 1920, et les deux autres de l'ancien Ontario ci-dessus nommés.

Sur la carte géographique, ces diverses nations habitaient le bassin du Saint-Laurent, dans la région restreinte du Canada d'alors, et aussi un peu au midi du Saint-Laurent supérieur et de la rive sud des lacs Ontario et Érié. Les Tuscaroras étaient leurs voisins, et les Cherokees occupaient les forêts assez distantes, dans le sud-est de ce que sont aujourd'hui les États-Unis.

La plupart de ces parlers indigènes nous sont assez bien connus, sauf encore une fois ceux des Neutres et des Ériés, dont il ne reste nulle trace. Les vocabulaires insuffisants des voyages de Jacques Cartier nous révèlent tout de même la présence du Huron et du Mohawk, les uns de Stadaconé et les autres de Hochelaga (Voir une étude publiée que j'ai écrite à ce sujet).¹ Les anciens missionnaires nous ont laissé de riches glossaires sur le huron-wyandot, aujourd'hui publiés — ceux de Sagard, de Chaumonot et de Potier. J'ai moi-même fouillé ce dialecte avec l'aide des derniers survivants qui le parlaient, en 1911-12. Mais je n'ai jusqu'ici préparé pour publication que la moindre partie du glossaire et de la grammaire, et quarante textes traditionnels avec traduction.² Le mohawk, de tous les dialectes qui subsistent encore, est celui qui a été le plus complètement étudié par les missionnaires jésuites et leurs successeurs, comme suit en ordre de dates : Bruyas, le plus substantiel de tous, remontant au 17^e siècle ; Marcoux, prêtre séculier et mission-

¹ *The Language of Canada in the Voyages of Jacques Cartier* (1534-1538), dans *National Museum of Canada*, Bull. no 173 : 108-229.

² *Classification des paradigmes pronominaux du Wyandot*. Série anthropologique du Musée National du Canada (1914) ; et *Huron-Wyandot Narratives*. Même série (1960). *Huron-Wyandot traditional narratives in translations and native texts*, Musée National, Bull. no 165, VI : 338. Ont paru, dans la même série du Musée National, *Huron and Wyandot Mythology*, 1915, no 80, XIII : 437.

naire à Caughnawaga, vers 1850; et Cuoq, son disciple à la même mission. Seulement ce dernier a publié une monographie à ce sujet. Les autres nous ont légué d'admirables manuscrits, conservés aux archives du Séminaire de Québec et à la mission de Caughnawaga. Un autre dialecte — le sénéca — s'est cristallisé pour nous dans les textes excellents de la cosmogonie tels que reproduits et publiés phonétiquement, avec traduction littérale, de J. N. B. Hewitt, Iroquois lui-même, longtemps au service du Smithsonian Institute, à Washington, D.C., au début de notre siècle. L'oneida a attiré l'attention du D^r Franz Boas, un grand maître, qui a reconstruit et présenté ses Paradigmes A et B des pronoms personnels. Enfin, Charles Cooke, un Mohawk, durant sa vie aux Services des Affaires indiennes, à Ottawa, nous a légué d'abondants manuscrits sur le mohawk, sa langue maternelle.

Descendant à notre temps, les parlers iroquois proprement dits sont redevenus un sujet d'actualité, et leurs protagonistes sont le professeur Floyd Lounsbury, de l'Université de Yale, au Connecticut; W. N. Fenton, directeur du New York State Museum, à Albany, New York; Wallace L. Chape et William C. Sturtevant, de la Smithsonian Institution, Washington; et enfin moi-même, depuis 1950. Lounsbury, mon junior, est un linguiste professionnel de haute classe, qui s'applique à l'analyse du seneca et d'autres dialectes. De toutes ces contributions, anciennes et nouvelles, il devra résulter un corpus adéquat pour la synthèse de tout ce système linguistique à nul autre pareil en Amérique.

Le trait saillant de l'huron-iroquois est sa structure pronominale, qui est extrêmement complexe, pour ne pas dire admirable. Ce phénomène verbal se situe au centre même du langage, qui est du type nord-américain, c'est-à-dire agglutinatif. Les éléments grammaticaux de la phrase sont syllabiques. Ils s'accrochent les uns aux autres dans un ordre préétabli, sans quoi ils ne peuvent s'énoncer ou être compréhensibles. Un groupe de syllabes, pour produire un sens, se constitue comme suit: d'abord, un ou deux préfixes, puis un ou deux radicaux ou racines — l'un nom et l'autre verbe — et, en dernier, un ou deux suffixes. Le groupe, tout à fait éphémère, est donc de cinq ou six syllabes,

qui à leur seul contact, souvent se modifient phonétiquement, d'après des règles singulières qui varient suivant les dialectes.

Tous les radicaux, qu'ils soient noms ou verbes, tombent dans cinq catégories suivant leur voyelle ou consonne initiale: 1. -a- ou -a- *; 2. (consonnes) -ch-sh-s; -d- ou -t-; -gue- ou -k-; -l- ou -r-; -n- ñ; -w- (en huron, parfois -m-); 3. -en- (e); -in- (i); 4. -on- (o); 5. -un- (u). Tout glossaire ou dictionnaire des noms ou des verbes s'ordonne ainsi suivant leur initiale.

Les suffixes, soit des adverbes ou des adjectifs, sont fort peu nombreux; ils dénotent ainsi un manque global d'intérêt dans les lieux et la qualité.

Quant aux préfixes, ils se divisent en deux groupes, les premiers, qu'on peut appeler accidentels et les deuxièmes, fondamentaux dans le langage. Un des préfixes accidentels est le -at- et -atat- qui est un pronom réfléchi dans le sens de soi-même, (au singulier ou au pluriel) — qui s'intercale entre un préfixe commun et le pronom. Il transpose automatiquement, par son -a- initial, tous les noms et les verbes d'une des catégories 2, 3, 4, 5, à celle de -a-, la première.

Nous toucherons maintenant et pour terminer au cœur même des dialectes iroquois-hurons, c'est-à-dire aux pronoms personnels, qui sont subjectifs ou objectifs, en deux paradigmes, A et B, uniques de leur espèce, et que nous ne pouvons exploiter ici à cause de leur subtilité, et qui tiennent du génie de la langue. Ces paradigmes ont été reconstitués par écrit en tableaux doubles, pour le mohawk (par Marcoux et Cuoq), le oneida (par Franz Boas), le wyandot (par moi-même), et sans doute pour un ou deux autres dialectes, y compris le seneca, par Lounsbury, qui ne les a pas encore publiés, que je sache.

Les pronoms personnels et possessifs sont relativement complexes et plus nombreux que dans d'autres langues. Ils comprennent 5 personnes au singulier, et autant chacun au duel et au pluriel, comme suit: 1. (au singulier) je, tu, il, elle, cela (neutre); 2. (au duel) nous deux (inclusif: toi et moi), nous deux

* Ce trait tient place ici d'une sorte de cédille que l'imprimeur ne peut reproduire (NDLR).

(exclusif : moi et lui ou elle), vous deux, eux deux et elles deux ; 3. (pluriel) nous tous (inclusif : moi et vous tous), nous tous (exclusif : moi et eux ou elles) ; vous tous, ils et elles tous.

Plus encore. Il y a les pronoms composés qui, syllabiques comme les autres mais différents, sont aussi complexes, et dont aucun paradigme n'a encore été publié. Ces pronoms entrent en liste comme suit : 1. (singulier) je-te, tu-me, il-me, il-te, cela-te ; 2. (duel) nous deux-te (inclus.), nous deux-te (exclus.), vous deux-te, eux deux-te, elles deux-te ; 3. (pluriel) nous tous-te, etc.

Pour conclure, il reste à se demander dans quelle séquence se sont formés ces dialectes, qui sont tous issus d'une même source amérindienne. Le huron est-il le plus ancien, comme on l'a cru, ou est-ce plutôt le cherokee ? Le huron et les variantes iroquoises proprement dites ont en commun les mêmes tableaux de pronoms, avec de légères différences. Mais le cherokee est ici plutôt simplifié. Il lui manque autant de pronoms. Cela lui vient-il de ce qu'il a moins évolué que les autres et par conséquent qu'il est plus primitif ? Le glossaire des noms et des verbes change assez selon les parlers, ce qui rend l'entendement mutuel entre dialectes difficile. Ainsi un Mohawk ne comprend guère un Sénéca, et pas du tout un Cherokee.

Je prépare maintenant un lexique accompagné de paradigmes comparés, qui comprendront probablement quelques milliers de phonèmes. Une fois ce long travail terminé il sera possible de déterminer avec pleine connaissance de cause la place qu'occupe le huron-iroquois dans la marqueterie des dialectes iroquois et des langues amérindiennes.

MARIUS BARBEAU,

*de l'Académie canadienne-française
et président de la Société canadienne
de la musique folklorique.*